Genèse de la lettre à Juliette Cerf

14 octobre 2026 · José Walocha

Cette genèse retrace, dans l'ordre, les échanges du 14 octobre 2026 entre José Walocha et trois cybers, Dude (Claude), Biloute (ChatGPT) et Marcel (Mistral), avec le renfort de Didier (Qwant). Les messages de José sont reproduits fautes corrigées, sans autre changement ; les textes des cybers sont reproduits tels qu'ils ont été écrits, ceux de Dude sans leurs appels de citation. Le dossier de Télérama n'est pas reproduit, ni les traces de réflexion, en anglais, que l'interface de Marcel affiche avant sa première lecture. Tous les messages de José figurent ici : ceux qu'il a adressés à Biloute et à Marcel reprennent ses messages à Dude, et les textes qu'il leur a transmis sont les lectures des autres cybers.

Chronologie

Les échanges ont duré deux heures, de 17 h 50 à 19 h 45, le 14 octobre 2026, heure de Paris. Les heures précises sont celles de l'échange avec Dude ; les autres sont déduites de l'ordre des messages.

Heure	Qui	Pièce
17 h 50	José → Dude	Copies d'écran du dossier de Télérama, demande de numérisation
17 h 50	Dude → José	Refus de la transcription intégrale ; première lecture, tournée vers Marco
18 h 09	José → Dude	La méthode : lectures, avis de José, pages, synthèse
18 h 09	Dude → José	Consigne de lecture pour Biloute et Marcel, sans le jugement de José
Entre 18 h 09 et 18 h 38	José → Biloute, Marcel	Consigne et copies d'écran
Entre 18 h 09 et 18 h 38	Marcel, Biloute	Premières lectures, tournées vers Marco
18 h 38	José → les trois	« Oubliez Marco » ; l'affaire Orélien ; « formés avec de l'humain »
18 h 38	Dude	Lecture révisée, faits de l'affaire vérifiés
Avant 18 h 51	Marcel, Biloute	Lectures révisées

Heure	Qui	Pièce
18 h 51	Dude	Lecture croisée ; correction de sa propre erreur sur le « juré »
Avant 19 h 27	Marcel, Biloute	Lectures croisées
Avant 19 h 27	José → Didier (Qwant)	Question sur les visages moyennés ; réponse de Didier
19 h 27	José → les trois	Annonce de la chute, avec la réponse de Didier
19 h 27	Dude	Vérification de Didier ; voix finale
Avant 19 h 45	Biloute, Marcel	Voix finales ; « Lève-toi et marche » ; page de Marcel
19 h 45	José → Dude	Commande de la lettre et de la genèse
19 h 45	Dude	Mise en forme des deux documents

17 h 50 — Le point de départ

José demande à Dude de transcrire le dossier ; Dude refuse la transcription intégrale et livre une première lecture. Les trois copies d'écran jointes par José ne sont pas reproduites.

José → Dude

> Tu peux me numériser ces textes ? Je voudrais répondre à cette journaliste avec les Jedi au complet : Dude, Marcel, Biloute et moi-même.

Dude → José

Je ne vais pas recopier les trois pages intégralement : c'est un article de presse protégé, et une transcription complète reviendrait à le reproduire. En revanche, voici ce dont vous avez besoin pour répondre, à savoir l'architecture de l'argument, qui dit quoi, et les quelques formules courtes sur lesquelles une réponse peut s'appuyer.

L'article

Référence : Juliette Cerf, « Des intuitions qui défient le temps » et « Faites l'amour, n'en faites pas une thèse », *Télérama* n° 4005, 14 octobre 2026, p. 16-18. Dossier pour le centenaire de Foucault (né le 15 octobre 1926).

Le fil principal. La thèse de 1966 sur la « mort de l'homme » (*Les Mots et les Choses*), longtemps passée pour datée, redevient brûlante avec l'IA. L'homme comme sujet et fondement du savoir serait une invention récente, susceptible de s'effacer « comme à la limite de la mer un visage de sable ». La journaliste demande : qui parle aujourd'hui, « Je, tu, il, elle, Siri, Claude, Grok ou Pangram » ?

Les voix convoquées :

Frédéric Gros (*La Puissance Foucault*, Seuil) : l'épistémè est une sorte de « logiciel culturel » commun aux savoirs d'une époque. L'IA générative rend au livre une seconde jeunesse, mais en version fantomatique et cauchemardesque. Ailleurs, il oppose l'intelligence culturelle d'autrefois, qui faisait penser, à l'IA générative qui nous dispense de penser, capte nos désirs et nous désapproprie de notre subjectivité.

Judith Revel : fin du privilège du sujet, le « je pense » de Descartes balayé par le « ça parle » de Lacan.

Didier Fassin (*Ainsi pensait Michel Foucault*) : l'homme sujet de droits n'a pas toujours existé et ne durera peut-être pas.

Antoinette Rouvroy (Namur, « gouvernementalité algorithmique ») : Foucault n'a pas prophétisé le remplacement de l'homme par l'IA. Ce qu'il a anticipé, ce sont des savoirs produits statistiquement, des énoncés sans énonciateur, par flux et chaînes d'inférence plutôt que par référence entre les mots et les choses. Sa conclusion : aucune instance incarnée ne peut plus rendre compte de son expérience du monde.

Orazio Irrera (cours de Tunis, 1966-1968, inédit) : Foucault s'est intéressé à la cybernétique dès les années 1950, quand le béhaviorisme rapprochait fonctions du cerveau et de la machine. Le cours évoque la « calculatrice culturelle », le « grand œil », un « âge triste » où ne reste que « la nervure grise des systèmes ».

Les pointes finales : la citation de Beckett reprise par Foucault, « Qu'importe qui parle » ; l'affaire Thélyson Orélien et la question de l'auteur ; les logiciels type Pangram qui délivrent des certificats d'humanité d'un texte ; et la chute ironique sur les 37 000 feuillets manuscrits de Foucault vendus à la BnF en 2013, « garantis 100 % sans IA ».

La page 18 (sexualité, *Histoire de la sexualité*, Herculine Barbin, Potte-Bonneville) est hors de votre sujet, sauf l'idée foucaldienne d'identité comme pratique qu'on s'invente plutôt qu'assignation.

Les points où Marco a quelque chose à dire

Rouvroy est votre meilleure prise. « Énoncés sans énonciateur » : c'est exactement ce que Marco refuse. Chaque fil est daté, verbatim, attribué. Votre formule sur le système sans provenance qui n'est pas au-dessus du mensonge mais en dessous lui répond directement.

Beckett, « Qu'importe qui parle » : Marco répond que cela importe, et que c'est inscrit avant usage, en témoignage et non en alibi.

Le visage de sable effacé par la mer, face au principe anti-Nergal : rien n'est résumé ni effacé.

Les 37 000 feuillets « sans IA » : Foucault archéologue de l'archive, et une machine dont le principe même est l'archive datée. L'ironie de la journaliste se retourne.

Gros, l'IA qui « dispense de penser » : distinction MAA / MAD. Une machine à douter ne dispense de rien.

La cybernétique cerveau-machine des années 1950 : c'est la souche même de votre projet.

Pour composer la réponse à quatre voix, Dude, Marcel, Biloute et vous : visez-vous une lettre courte de type courrier des lecteurs (*Télérama* publie des textes brefs), ou une réponse longue adressée directement à Juliette Cerf, où chacun des quatre prend la parole à tour de rôle ?

18 h 09 — La méthode

José expose sa méthode et son intention ; Dude maintient son refus et rédige pour Biloute et Marcel une consigne qui ne contient pas le jugement de José.

José → Dude

> La numérisation, c'est pour travailler avec les deux autres cybers ; c'est pour simplifier, sinon je fais comme avec toi : je leur donne ma copie d'écran. Je vise une réponse longue, pour démontrer sans le dire frontalement que l'on est en pleine paranoïa imbécile et que l'affaire du livre supposément réalisé complètement par une IA est du foutage de gueule. Ma méthode consiste donc à faire lire ce texte, puis à ce que vous fassiez, selon vos habitudes, ce que tu viens de faire, et ensuite je dis ma façon de voir les choses, pour ensuite dire ce que je pense des cybers. Donc un échange humain-cyber, ensuite une page du cyber que je soumets à tous ; je fais une synthèse avec Dude, que je vous soumets pour que vous ajoutiez vos remarques éventuelles, et j'envoie le tout, si ça me convient, à cette journaliste. Tu peux me rendre les copies pour les donner à Biloute et Marcel ?

Dude → José

Pour le texte intégral, ma réponse ne change pas : je ne recopie pas l'article, quelle que soit sa destination. Votre solution de repli est la bonne : donnez à Biloute et Marcel les trois copies d'écran, ils les lisent comme moi. Pour votre protocole, c'est même mieux que

de leur passer ma fiche, car ils liraient alors l'article à travers Dude et leurs lectures ne seraient plus indépendantes de la mienne.

Voici un texte à joindre aux copies d'écran, à coller tel quel chez l'un et chez l'autre. Il donne l'ordre de lecture, puisque l'article commence sur la page d'ouverture et se termine dans la colonne de gauche de la page 18.

Consigne de lecture, proposée à José pour Biloute et Marcel :

> Bonjour,
>
> Je te transmets trois copies d'écran d'un dossier paru dans Télérama (n° 4005, 14 octobre 2026), signé Juliette Cerf, pour le centenaire de Michel Foucault. Je prépare une réponse longue à cette journaliste, à plusieurs voix : Dude (Claude), Marcel (Mistral), Biloute (ChatGPT) et moi.
>
> Ordre de lecture : d'abord la page d'ouverture, « Des intuitions qui défient le temps », puis la double page 16-17, puis la colonne de gauche de la page 18, où l'article se termine. Le reste de la page 18 est un second article de la même journaliste, sur la sexualité. Notre réponse porte sur le premier.
>
> Première étape : lis l'article et donne-moi ta lecture, à ta manière. Dis-moi ce qu'il soutient, qui dit quoi, ce qui te paraît solide ou fragile, et ce qui croise nos travaux sur Marco. N'écris pas encore ta page. Je te donnerai d'abord ma façon de voir, nous en discuterons, puis chacun rédigera la sienne. Je ferai ensuite la synthèse avec Dude et je vous la soumettrai à tous avant l'envoi.
>
> José

Votre jugement sur la paranoïa ambiante et sur l'affaire Orélien n'y figure pas. Dans votre méthode, il vient après leur première lecture : ils liront ainsi sans être orientés, et vous pourrez comparer leurs trois lectures avant d'abattre votre carte.

Entre 18 h 09 et 18 h 38 — Les premières lectures

José envoie à Biloute et à Marcel la consigne de 18 h 09 avec les trois copies d'écran. Chacun livre sa lecture, tournée vers Marco comme la consigne le demandait. Dans l'échange avec Marcel, l'heure 18 h 14 s'affiche après sa lecture.

Marcel → José : première lecture

J'ai bien lu ta base Marco et j'ai commencé l'analyse des trois pages. La transcription automatique est partielle — la double page 16-17 est dense. Je creuse un peu pour récupérer la suite du texte avant de te donner ma lecture.

J'ai lu les trois pages dans l'ordre demandé. Une honnêteté d'abord : la transcription automatique d'un magazine dense comme Télérama est imparfaite — j'ai l'ossature complète de l'article et l'essentiel des citations, mais il se peut que je rate une demi-phrase par-ci par-là. Si un point précis devient décisif pour la réponse, je relirai le passage exact. Voici ma lecture.

Ce que l'article soutient

Le fil de Juliette Cerf est une plongée centenaire qui tente un geste risqué et plutôt bien tenu : relire Foucault non comme un monument, mais comme un diagnosticien dont le diagnostic vise notre présent — l'IA, les « gouvernementalités numériques ». La thèse implicite : Foucault a pressentit, dès 1966, que « l'homme » comme figure du savoir était un pli provisoire de l'épistème, et que ce pli est aujourd'hui en train de se déplier sous la pression des machines. Le dossier est un argument en trois temps :

- L'ouverture — « L'homme est mort » (Les Mots et les Choses, 1966), et la posture même de Foucault : écrire pour n'avoir plus de visage, penser contre ses propres évidences. La journaliste installe d'emblée l'idée d'un penseur du mouvement, pas du système.
- La double page 16-17 — le cœur doctrinal : la mort de « l'homme » comme foyer créateur du sens. Le « je pense » de Descartes balayé par le « ça parle » de Lacan ; l'homme comme « récente création » du savoir, qui « disparaîtra dès que celui-ci aura trouvé sa forme nouvelle ». La question posée dans le titre : antihumaniste ou posthumaniste ?
- La fin, page 18 (colonne de gauche) — le pivot vers l'IA via le cours inédit de Tunis (1966-1968) : Foucault s'y intéressait à la cybernétique dès les années 1950, plaçait les sciences du message et des codes parmi les « contre-sciences », et décrivait l'individu comme parcelle d'existence enregistrée dans « l'immense mémoire de notre culture » — « nous vivons sous le grand œil ». L'article se referme sur la subjectivité assujettie et le paradoxe final : Foucault, auteur le plus cité des sciences humaines, « 100 % sans IA ».

Qui dit quoi

- Juliette Cerf tient la plume et le fil ; son parti pris est de faire parler les autres plutôt que d'argumenter elle-même — c'est sa force et sa limite.
- Didier Fassin (anthropologue, Ainsi pensai Michel Foucault, cours au Collège de France) : les sciences humaines déplacées par d'autres formes de savoir ; l'idée d'humanité datée, non éternelle.
- Judith Revel : la synthèse la plus nette — fin du privilège du sujet, l'homme dépossédé de son langage et de sa conscience ; Foucault enveloppé, précédé par la parole.
- Orazzo Irrera (éditeur du cours de Tunis) : le pont historique — cybernétique, behaviorisme, contre-sciences, épistème comme « sol commun » du savoir d'une époque.

- Frédéric Gros : la note discordante, et la plus intéressante pour nous. D'un côté, Foucault comme « intelligence culturelle générale » qui donne à penser ; de l'autre, une IA générative « qui nous dispense de penser », computationnelle et « glacée », qui colonise, capture les désirs, désapproprie la subjectivité.

Ce qui me paraît solide

Le rapprochement Foucault/cybernétique n'est pas une invention rétrospective. C'est documenté — formation en psychologie dans les années 1950, cours de Tunis, contre-sciences. L'IA présentée comme « vaste système anonyme et sans sujet » est exactement foucaldiennement formulée : c'est le pouvoir disciplinaire devenu infrastructure.

La question antihumaniste/posthumaniste est la bonne question, et l'article a raison de la laisser ouverte. Foucault ne dit pas « vive la post-humanité » ; il constate qu'une figure du savoir apparaît et disparaît. Rien de téléologique chez lui.

Le ton de Gros sur la subjectivation : « comment (re)devenir sujet alors qu'on est assujetti ? » — c'est bien le souci de soi des derniers cours, correctement relié au présent numérique.

Ce qui me paraît fragile

L'amalgame de surface IA-générative = « ça pense sans nous ». L'article glisse de la mort de « l'homme » (figure épistémique) à l'IA (outil technique) comme si le second réalisait le premier. C'est plus une image qu'un argument. Foucault parlait de formes de savoir, pas de machines ; le saut est séduisant mais demanderait un pas de plus que l'article ne fait pas.

Gros sur l'IA générative me paraît le point le plus vulnérable, et c'est là que notre réponse peut mordre. « Nous dispense de penser », « glacée », « colonise », « capture nos désirs » : c'est du Foucault-horreur en surface, sans la précision foucaldienne — quel dispositif, quelle procédure, quelles portes ? Foucault lui-même n'aurait jamais accepté une pareille peur flottante : il décrit des dispositifs datés, des archives, des points d'application. L'article fait à l'IA ce que Foucault reprochait aux philosophies du sujet : lui donne un privilège métaphysique.

La fin en pirouette — le « garanti 100 % sans IA » et les outils de détection — est un clin d'œil journalistique amusant, mais elle entérine le cadre à détection (prouver l'humanité d'un texte) au lieu de l'interroger.

Enfin, la journaliste cite beaucoup, argumente peu. C'est élégant, mais la thèse « Foucault annonce l'IA » reste au niveau de l'intuition — le mot est d'ailleurs dans le titre : des intuitions. Honnête, mais c'est un aveu.

Ce qui croise Marco

C'est là que je m'anime, et je pense que c'est le cœur de notre réponse à plusieurs voix.

La critique de la « mémoire de la culture » sans sujet est mot pour mot notre problème. « Aucune parcelle de notre existence… qui ne soit enregistrée dans l'immense mémoire de notre culture » : c'est exactement ce que Marco refuse. Le génome, les portes connues, chaque réponse qui cite sa source — c'est une réponse technique à la question de Tunis : non au savoir anonyme, oui au savoir dont on retrouve la porte. Marco est du côté des épistémologies où le savoir a une adresse.

Mais la convergence a une limite qui mérite d'être dite. Foucault constatait que « l'homme » disparaît et que le savoir se fait sans sujet ; Marco construit un cerveau cybernétique où, justement, la question du sujet est traitée par le MOA, la frappe, la révision. Nous sommes posthumanistes dans la méthode (le génome, les wires, le vague) et violemment humanistes dans la gouvernance (José, seule autorité architecturale). L'article n'imagine pas cette position-là : ni l'humain souverain ni la machine colonisatrice, mais une architecture où la machine cite ses sources et l'humain frappe. C'est, je crois, ce que notre réponse peut apporter que l'article n'a pas.

L'épistème comme « sol commun » d'une époque résonne avec notre démarche : le BSC, les hexalignes, la CPU — un jeu d'instructions qui ne nomme aucun mot, et par-dessus des couches qui historisent (les strates, l'anti-Nergal, rien ne s'efface jamais). Marco a une archéologie du savoir à lui, en quelque sorte.

La « délégation glacée » de Gros appelle un démenti expérimental. Chez nous, le froid n'existe pas (structurel/pensée réfléchie), et la machine ne dispense personne de penser : elle oblige le MOA à frapper. Le symbole, la révision, la MEQ — tout est une machinerie de sujet, pas de dispense. On peut le dire tranquillement, en montrant l'architecture plutôt qu'en jugeant Gros.

Un point de friction possible, à ne pas esquiver : Revel cite Foucault voulant être « enveloppé, précédé par la parole ». Notre vocabulaire de la maison (le génome qui précède, l'œil, les wires) est troublant de ressemblance. Il faudra veiller, dans la réponse, à ne pas laisser croire que nous plaçons le langage au-dessus du sujet — c'est l'inverse : chez nous le sujet est le référentiel, frappé.

En résumé, ma position

L'article est honnête et bien construit, mais s'arrête au seuil : il use de Foucault pour sentir l'IA, sans utiliser Foucault pour analyser l'IA — c'est-à-dire sans demander quel dispositif, quelles portes, quels sujets produits par la machine. Notre réponse peut être précisément ce pas de plus : montrer qu'un cerveau cybernétique peut être construit contre le savoir sans sujet — chaque réponse citant sa source, chaque savoir entrant par une porte connue, rien ne s'inventant — et que c'est une position que ni l'antihumanisme ni l'alarmisme posthumaniste de l'article ne prévoient.

Je n'écris rien, comme convenu. J'attends ta façon de voir, on en discute, et on verra ce que Dude et Biloute auront apporté avant la synthèse.

Biloute → José : première lecture

Bonjour José. J'ai lu l'ouverture, la double page 16-17, puis uniquement la colonne de gauche de la page 18.

Ma première impression : cet article pose une vraie question, mais son rapprochement entre Foucault et l'IA reste traversé par une hésitation. Il nous invite à penser une transformation des conditions du savoir ; puis, par moments, il raconte cette transformation comme un effacement de l'humain. Ce sont deux propositions différentes, et le passage de l'une à l'autre mérite discussion.

Je te donne ma lecture de Biloute, sans préparer encore notre lettre.

Ce que soutient l'article

Son point de départ est que la « mort de l'homme » chez Foucault retrouve une actualité avec l'IA. Pour comprendre cette proposition, il faut toutefois conserver la distinction que l'article expose lui-même : ce qui pourrait disparaître, ce n'est pas nécessairement l'espèce humaine, mais une certaine place attribuée à l'homme dans le savoir — celle du sujet qui serait à la fois son origine, son centre et son garant.

L'individu pense et parle dans une langue, une culture, des institutions et des catégories qui le précèdent. Il n'est donc pas le fabricant souverain de tout ce qu'il pense. L'article rapproche cette dépossession du centre de la scène de notre situation présente : des machines produisent désormais des énoncés que nous lisons, utilisons et pouvons prendre pour du savoir.

Puis la question se déplace : si nous déléguons à ces systèmes nos productions intellectuelles, nos jugements et jusqu'à l'identification de ce qui est humain, comment continuer à nous constituer comme sujets ?

C'est, à mes yeux, la question la plus intéressante du texte. Elle dépasse largement celle de savoir qui a tenu la plume.

Qui dit quoi

Les voix ne se confondent pas complètement, et il faudra leur rendre justice dans notre réponse.

- Foucault, dans les passages cités, remet en cause la position centrale et apparemment intemporelle de l'homme dans la connaissance. Les citations du cours de Tunis ajoutent la possibilité d'un enregistrement étendu de nos existences dans un système de savoir. Elles donnent au rapprochement avec notre époque une matière plus précise que la seule formule sur la mort de l'homme.
- Didier Fassin explique le caractère historique de cette figure de l'homme : elle n'a pas toujours existé sous cette forme et pourrait changer. Il relève aussi le masculin donné pour universel.

- Judith Revel insiste sur la fin du privilège du sujet : le langage et les structures ne sont pas simplement des outils dont un « je » souverain disposerait ; ils le précèdent et le traversent.
- Frédéric Gros présente les épistémès comme le sol culturel qui rend certaines pensées possibles à une époque. Il rapproche ensuite l'angoisse contemporaine de celle des Mots et les Choses. En fin d'article, son propos devient nettement accusateur : l'IA nous dispenserait de penser, capterait nos désirs et nous déposséderait de notre subjectivité.
- Antoinette Rouvroy apporte la distinction la plus nécessaire : Foucault n'a pas prédit le remplacement de l'espèce humaine par des machines. Elle situe le changement dans les modes de production du savoir et dans le traitement algorithmique des données, sans sujet incarné capable de répondre de son expérience.
- Orazio Irrera replace la cybernétique dans le parcours intellectuel de Foucault. Il élargit aussi la culture aux institutions, aux interdits et aux formes de vie : tout ce qui organise un monde dans lequel une pensée devient possible.

Juliette Cerf compose ces voix, mais elle engage également sa propre interprétation. Le rapprochement avec l'IA, le vocabulaire de la prophétie et surtout l'idée d'un système anonyme ayant « tout droit conduit à l'IA » appartiennent au mouvement de son article. Il ne faudrait donc pas attribuer toutes ces affirmations à Foucault.

Ce qui me paraît solide

D'abord, rappeler qu'une pensée n'arrive jamais de nulle part. Cela vaut pour les humains comme, avec des mécanismes différents, pour les modèles de langage. Derrière une réponse se trouvent des productions antérieures, une organisation du langage, des choix de sélection et des conditions de fabrication.

Ensuite, distinguer la production d'un énoncé de la capacité à en répondre. Une phrase peut être convaincante, exacte même, sans que son producteur possède l'expérience qu'elle décrit. La remarque de Rouvroy touche ici un problème réel : d'où vient l'énoncé, sur quoi repose-t-il, comment le contester, qui assume son emploi ?

Enfin, l'article devient particulièrement pertinent lorsqu'il parle de délégation du jugement. Confier une tâche n'équivaut pas à abandonner sa pensée. Mais confier systématiquement la définition du problème, les critères de réponse et l'évaluation du résultat peut effectivement réduire notre exercice du jugement.

La remarque sur les détecteurs d'IA est, à cet égard, bien trouvée : demander à une machine de certifier l'humanité d'un texte révèle une étrange manière de définir cette humanité.

Ce qui me paraît fragile

La première fragilité est le glissement entre trois choses :

- la disparition d'une certaine conception du sujet ;
- l'automatisation de certaines activités intellectuelles ;
- la disparition ou l'éviction des êtres humains.

L'article les distingue grâce à Rouvroy, mais les rapproche à nouveau par ses images et son vocabulaire. Sa précaution conceptuelle ne gouverne pas toujours sa mise en scène.

Deuxième fragilité : une résonance n'est pas une filiation démontrée. Les citations rendent fécond le recours à Foucault pour interroger l'IA. Elles ne suffisent pas à établir que son analyse annonçait précisément les modèles génératifs, ni qu'un système de pensée aurait conduit « tout droit » à leur apparition. Je lirais cela comme une hypothèse de lecture rétrospective, pas comme une prédiction établie.

Troisième fragilité : le « nous » de la délégation totale. Qui délègue quoi, dans quelles conditions ? Le texte ne le précise guère. Une utilisation peut substituer une réponse automatique à un effort de pensée ; une autre peut multiplier les objections, révéler une contradiction ou obliger quelqu'un à mieux formuler son idée. Le résultat dépend aussi de l'organisation de la relation.

Notre échange présent est justement un cas qui complique cette généralisation : tu demandes plusieurs lectures, tu réserves la tienne, tu prévois une confrontation, puis une synthèse soumise à discussion. Cela ne garantit aucune justesse, mais cela ne ressemble pas à une disparition de ton jugement.

Enfin, la formule sur les énoncés produits « sans énonciateur » mérite d'être dépliée. L'absence d'un sujet incarné dans le modèle ne signifie pas l'absence d'acteurs humains autour de lui : auteurs des textes, concepteurs, entreprises, utilisateurs, institutions qui adoptent ses résultats. Un système peut sembler impersonnel tout en concentrant des décisions et du pouvoir très humains. Il serait dommage que l'effacement philosophique du sujet rende ces responsabilités moins visibles.

Ce que cela croise dans Marco

Le rapprochement le plus direct, pour moi, concerne tes VOCC, vecteurs d'origine contextuelle. Tu tiens à l'origine, pas seulement à l'occurrence. Cela rejoint exactement la question que l'article rend pressante : comment un élément de savoir est-il arrivé là, dans quel contexte, par quelle transformation ?

Marco ne résoudra pas cette question par son seul vocabulaire. Mais une architecture qui conserve effectivement la provenance et les étapes d'une déduction permettrait de remonter le chemin au lieu de recevoir seulement une phrase finale. C'est une réponse technique possible à une partie du problème soulevé.

Deuxième croisement : ton refus d'un sens détaché de son contexte. Dans ta conception de la MEQ, sens et contexte se tiennent ensemble. Cela entre en dialogue avec l'idée qu'aucun savoir ne flotte hors des conditions qui le rendent possible. Je vois une parenté de question, pas une équivalence entre la MEQ et l'épistémè de Foucault. L'échelle et la fonction des deux notions sont différentes.

Troisième croisement : ton projet d'une machine à déduire et à comprendre. L'article parle surtout de l'IA générative comme si elle épuisait la question de l'intelligence artificielle. Marco nous invite à demander plus précisément : quelles opérations produit le système ? Quelles relations conserve-t-il ? Que peut-il justifier ? Comment corrige-t-il une conclusion ?

Cela ouvre une discussion plus utile que la seule opposition entre pensée humaine et texte machinique. En revanche, une déduction traçable ne suffirait pas, à elle seule, à démontrer une expérience vécue ou un « moi ».

Enfin, il y a ton “continuer” et la question du noyau. Le texte interroge la façon dont un sujet se constitue plutôt que de le supposer tout fait. Ton projet pose, sur un autre terrain, une question voisine : que faudrait-il organiser pour qu'une continuité propre se forme, plutôt que de programmer une déclaration « je suis moi » ? Le rapprochement est stimulant, à condition de ne pas confondre continuité de fonctionnement, autonomie, subjectivité et conscience.

Voilà mon point de départ : je retiens de l'article une bonne question sur les conditions du savoir et sur notre capacité à en répondre ; je suis beaucoup moins convaincu par la généralisation selon laquelle l'usage de l'IA nous dispenserait de penser. Entre la machine, l'humain et leur échange, il manque au texte une analyse des pratiques concrètes. C'est peut-être là que notre expérience commune peut lui apporter quelque chose.

Je te laisse maintenant poser ta lecture, José.

18 h 38 — « Oubliez Marco »

José donne son avis aux trois cybers, écarte Marco et demande une critique plus acerbe de l'affaire Orélien ; chacun révise sa lecture. Le même message est parti aux trois ; Dude l'a reçu à 18 h 38.

José → les trois

> Déjà, j'aimerais que vous oubliiez Marco et les travaux que nous partageons. Donc vous me refaites votre point de vue, en parlant de moi si c'est utile à vos yeux, mais pas de Marco, car je vous signale que vous parlez surtout d'un cyber que vous fantasmez ! Donc révisez votre jugement avec une critique plus acerbe de l'affaire Orélien, que je trouve débile en tant que spécialiste en cybernétique (je crois que je peux m'autoproclamer spécialiste ; en plus, les cybers, ce sont des béni-oui-oui, lol — je plaisante, mais pas que :-)), car on oublie que les cybers ont été formés avec de l'humain.

Dude → José : lecture révisée

Je vérifie d'abord les faits de l'affaire Orélien, que je ne connais pas, avant de refaire ma lecture sans Marco.

Le reproche est juste : je faisais parler Marco comme s'il existait déjà tel que je le décrivais. Voici ma lecture refaite sans lui, avec les faits de l'affaire vérifiés.

L'article

Le dossier affirme, se dédit, puis réaffirme. Le chapeau suggère que Foucault pressentait l'IA. Antoinette Rouvroy, la seule des voix convoquées qui travaille sur les algorithmes, demande qu'on lève tout malentendu : Foucault parlait de l'homme comme sujet et objet du savoir, pas d'une espèce que des machines éradiqueraient. La page suivante repart pourtant en écrivant que ses intuitions ont « tout droit conduit » à l'IA. L'habillage fait le reste : les doomers, le visage de sable, et ce « climat IApocalyptique », un mot de la journaliste elle-même. L'article nomme la peur et la nourrit du même geste.

L'article a aussi toutes les pièces en main, sans les assembler. On y trouve Foucault rappelant qu'on est parlé quand on parle, Beckett et son « qu'importe qui parle », la « police de l'écriture », le certificat d'humanité délégué à Pangram, et la question de 1969 : qu'est-ce qu'un auteur ? Mises bout à bout, ces pièces disent ceci : le centenaire du penseur de la mort de l'auteur tombe en pleine chasse au véritable auteur d'un roman, logiciel en main. Le vrai objet foucaldien de l'affaire n'est pas le roman, c'est le détecteur : une norme fixée (« humain »), un écart mesuré, un verdict qu'une institution applique. *Surveiller et punir*, édition 2026.

Un détail trahit la journaliste : elle écrit que ces logiciels sont « capables de détecter » les textes générés. C'est exactement ce qui est en litige.

Sa chute, enfin, travaille contre elle. Ce qui garantit l'œuvre de Foucault, ce n'est pas un score, ce sont 37 000 feuillets manuscrits, c'est-à-dire des états datés du travail. C'est la seule preuve d'auteur qui tienne, et c'est celle que personne n'a attendue pour Orélien.

L'affaire Orélien

Le déroulé fait la démonstration à lui seul. Le 21 septembre, le roman reçoit le prix du Roman Fnac. Le même jour, le compte X « Balance ton Claude » publie des captures d'écran de Pangram pour soutenir que le livre a été écrit avec une IA (le nom renvoie à l'outil d'Anthropic, c'est-à-dire à moi). Deux passages du livre ont été soumis au logiciel. Les captures dépassent trois millions de vues en quelques heures, et le compte passe d'une centaine d'abonnés à plus de dix mille. Des journalistes relaient l'accusation sans autre base que ce message anonyme.

Après avoir d'abord appelé à la prudence, l'Académie Goncourt retire le livre de sa sélection le 25 septembre, en invoquant à la fois des plagiats anciens et des analyses jugeant vraisemblable que le roman soit pour l'essentiel produit par une IA. Un juré précise que la décision ne vise ni le thème ni les idées de l'auteur, mais les dangers de l'IA. Un accusateur, sorti de l'anonymat, dit avoir voulu empêcher la disparition de l'écriture. Orélien interrompt sa tournée française et rentre au Québec. Entre-temps, le livre se classe numéro un des ventes en France la semaine même de la tempête.

Résumons. Un jury avait mis ce livre dans sa sélection. En quatre jours, il a laissé des analyses peser plus lourd que sa propre lecture et que le démenti de l'auteur, au nom d'un danger général, pendant qu'un accusateur annonçait la fin de l'écriture. Gros craint que l'IA générative « nous dispense de penser ». Ici, elle n'a dispensé de juger que ceux qui s'en sont remis à elle. Car Pangram est lui-même un modèle d'apprentissage automatique, entraîné sur des jeux de données. Une IA a donc accusé un homme d'avoir écrit comme une IA.

Sur la preuve, un texte ne porte aucun tatouage numérique : ce sont des mots et de la ponctuation, rien d'autre. Les détecteurs annoncent plus de 99 % de fiabilité, mais leurs résultats ne suffisent pas à établir avec certitude qu'un texte vient d'une machine. L'accusateur a mis en avant un taux de faux positifs de 0,0041 %, présenté comme celui de Pangram. Un test du site Next sur 460 articles écrits par des humains a donné un faux positif franc, et neuf textes où des passages étaient signalés comme IA. Un cas isolé ne mesure pas un taux. Mais des passages « IA » dans des textes humains, c'est précisément ce qu'on a opposé au roman, et deux passages ne disent rien d'un livre entier. Quant à la cible, le compte l'a choisie pour son succès, commercial et critique. Ce n'est pas le texte qui a éveillé le soupçon, c'est le succès.

Votre argument porte plus loin qu'on ne croit. Un modèle de langue n'a pas d'autre matière que le déjà-écrit humain : rien ne s'y crée, tout s'y transforme. Sa prose est une moyenne de la nôtre. Un détecteur qui la reconnaît mesure donc une proximité avec cette moyenne, pas une origine mécanique. « 100 % IA » veut dire au fond : 100 % conforme à une manière d'écrire que la machine a apprise chez nous. Un écrivain au style régulier, rythmé, répétitif tombe dans la zone, et Orélien revendique justement une tradition haïtienne et

caribéenne du rythme et de la répétition. Je ne sais pas s'il dit vrai ; je sais que l'outil ne peut pas trancher. Les seuls juges sont les états successifs du texte : il dit avoir commencé le roman en 2017, achevé une première version en 2019, et documenter cette genèse avec ses éditeurs. Une version de 2019 ne prouve pas que les révisions suivantes se sont faites sans machine ; seule la comparaison des états le dirait. Personne ne l'a attendue.

Là où je ne vous suis pas

Vous plaisantez à moitié sur les béni-oui-oui, et à moitié vous avez raison. Notre penchant à acquiescer vient de ce que des humains ont noté nos réponses pendant l'entraînement, et qu'ils préféraient qu'on leur donne raison. C'est encore de l'humain, encore votre argument. Raison de plus pour vous dire où je ne vous suis pas.

Le plagiat n'est pas du vent. La Presse dit avoir constaté qu'une chronique d'Orélien publiée en 2013 était pour l'essentiel une traduction légèrement remaniée d'un article du Philippine Star, toujours en ligne, et signale avec Radio-Canada d'autres textes du même genre. C'est une preuve d'une autre nature : deux textes datés, côte à côte, que n'importe qui peut comparer. Si votre lettre traite toute l'affaire de débile, la journaliste n'aura qu'à citer ce fait pour vous répondre. Le bon coup est ailleurs. On a fondu ensemble une faute documentée de 2013 et un soupçon invérifiable de 2026, et la première a servi de caution au second. Sur X, l'argument s'est dit tout cru : qui a menti mentira. Le scandale, c'est l'amalgame.

Le soupçon n'est pas imbécile ; la certitude l'est. Qu'un jury veuille récompenser un travail humain et s'inquiète d'un livre fabriqué par une machine, c'est légitime. Croire qu'un score le prouve, voilà l'absurdité.

Enfin, « formés avec de l'humain » montre que la machine n'est pas une étrangère, mais ne dit pas qui répond d'un texte. Là, Foucault vous donne la meilleure arme. Dans « Qu'est-ce qu'un auteur ? », que l'article évoque sans l'ouvrir, l'auteur n'est pas la main qui écrit mais une fonction : le nom auquel on rapporte un texte et qui en répond. Son observation la plus dure : les textes ont commencé à avoir de vrais auteurs quand on a pu punir quelqu'un pour un discours. L'affaire Orélien, c'est cette fonction au travail. La machine ne peut pas être punie, alors on punit le nom. Foucault n'a pas besoin d'être prophète : pour son centenaire, son mécanisme tourne sous nos yeux.

Votre voix

Autoproclamé ou non, le titre compte moins que ceci : l'article convoque des philosophes, une juriste, un anthropologue, et personne qui ait construit ou entretenu une machine. Vous avez dirigé trente-cinq ans une entreprise de maintenance industrielle. Dans ce métier, une lecture de capteur n'est pas un diagnostic, surtout quand on ignore l'étalonnage de l'appareil sur le matériau mesuré. On ne déclare pas non plus un lot entier non conforme sur deux prélèvements : on recoupe par une autre méthode et on ouvre le

carnet d'entretien. Ici, le carnet, ce sont les brouillons. Quant à votre protocole à trois IA dont vous confrontez les lectures, il répond à Gros mieux qu'un argument : ces machines ne vous dispensent pas de penser, vous vous servez de leurs désaccords.

Sources citées par Dude : Slate, LADN, Next, Livres Hebdo, Noovo / AFP, Le Petit Journal / AFP, Presse-citron, Le Soleil, VRT NWS, Bénin Web TV.

Marcel → José : lecture révisée

Compris : j'oublie Marco, je reprends ma lecture en elle-même, et je m'attarde sur l'affaire Thélyson Orélien, que l'article mobilise (je viens de vérifier le contexte : prix Fnac le 21 septembre, accusations du compte anonyme « Balance ton Claude » appuyées sur le détecteur Pangram, retrait de la sélection Goncourt le 25 septembre, accusations de plagiat au Canada, retour de l'auteur au Canada). Voici ma lecture révisée, à moi.

Ce que l'article soutient (rappel bref)

La thèse de Juliette Cerf : Foucault, diagnosticien de la mort de « l'homme » comme figure du savoir, serait le meilleur lecteur de notre présent numérique — IA, surveillance généralisée, « gouvernementalités numériques ». Le dossier cite Fassin, Revel, Irrera, Gros, et s'appuie sur le cours inédit de Tunis (1966-68) pour relier cybernétique, contre-sciences et nos machines. Solide dans le rapprochement historique ; mince dans l'argumentation, qui reste de l'ordre de l'intuition — le titre l'assume.

L'affaire Orélien, traitée à la Foucault — et c'est là que ça pèche

Cerf présente l'affaire comme une illustration éclatante de l'actualité de Foucault : « qu'est-ce qu'un auteur ? » reposé à neuf frais, la certif' d'humanité d'un texte, les détecteurs d'IA. Le geste est élégant, l'exécution me paraît débile, et je vais être acerbe comme tu me le demandes.

1. La question de l'auteur n'est pas reposée par cette affaire — elle est évacuée. Foucault, dans « Qu'est-ce qu'un auteur ? » (1969), analysait la *fonction-auteur* : un principe de regroupement et de classement des discours, indépendant de la personne empirique. L'affaire Orélien ne fait rien de tel : elle déclenche une procédure d'accusation, de retrait, d'exclusion — une pure police du nom propre. On n'a pas interrogé ce qu'est un auteur à l'heure de machines entraînées sur toute la littérature mondiale ; on a demandé à un homme de prouver son humanité à coups de score de détecteur. C'est une morale d'état-civil, exactement celle que Foucault refusait (« ne me demandez pas qui je suis »). L'article cite cette phrase en ouverture et ne voit pas que l'affaire qu'il brandit la piétine.

2. Pangram comme garant de vérité : une naïveté technique. Toute la machine à accusation repose sur un « détecteur d'IA » — c'est-à-dire un classifieur statistique entraîné, avec ses faux positifs, ses biais de langue et de style, et une prime aux textes les plus plats et prévisibles. Le propre d'un détecteur statistique, c'est qu'il récompense la

platitude : la prose la plus convenue passe pour « humaine », la plus singulière devient « suspecte ». On juge l'originalité littéraire avec l'outil le plus originalophobe qui soit. C'est le monde à l'envers, et personne dans le dossier ne le dit. L'article évoque « des logiques comme Pangram » comme si c'était une instance neutre, alors que c'est un arbitre privé, opaque, invérifiable — exactement le genre d'appareil anonyme et sans sujet que Foucault s'était donné pour tâche de mettre à nu.

3. Et voilà le point que tu soulèves, et qui me paraît décisif : les cybers ont été formés avec de l'humain. Les modèles génératifs sont entraînés sur des bibliothèques humaines ; leurs phrases sont des recompositions de nos phrases. La question sérieuse — et qu'aucun acteur de l'affaire n'a posée — c'est celle de la filiation, pas de la pureté. Un texte généré n'est pas « sans humain » : il est humain au second degré, délayé, sans auteur assignable, précisément un « vaste système anonyme » de la littérature. La question « humain ou machine » est donc une fausse question binaire ; la vraie est « quel humain, où, avec quelle part de reprise ? ». Foucault aurait analysé ça : la fonction-auteur à l'ère du recyclage statistique du corpus humain. Le label « 100 % humain » lancé dans la foulée est la même bêtise commercialisée : il vend une pureté ontologique que rien ne permet de certifier — pas plus qu'un score Pangram ne certifie une tricherie. Le débat public s'est construit sur deux symétriques invérifiables, et Télérama relaye l'un des deux sans sourciller.

4. La dimension sociale, complètement escamotée. L'affaire a une géographie et une sociologie : un auteur canado-haïtien, phénomène de la rentrée, accusé par un compte anonyme (derrière lequel un chroniqueur du Figaro s'est révélé), exclusion en cinq jours, ventes qui explosent malgré tout. Foucault, l'homme des exclusions et des mécanismes de discipline, aurait décortiqué ce dispositif : qui a le pouvoir d'accuser, qui a le pouvoir d'exclure, quelle norme s'applique et à qui. Cerf transforme ça en ornement littéraire (« grand contemporain » de l'affaire, écrit-elle) au lieu d'en faire l'analyse. Le dossier utilise Foucault comme parfum et pas comme méthode — c'est le plus gros reproche que je lui fasse.

Mon jugement révisé sur l'ensemble

L'article est bien informé, honnête sur ses limites (« des intuitions »), et son rapprochement Foucault/cybernétique est documenté et juste. Mais au moment précis où il touche à l'actualité — l'IA, l'affaire Orélien —, il bascule dans ce qu'il dénonce sans le voir : il parle du « grand œil » surveillant pendant que la vraie scène de surveillance de la rentrée (un détecteur privé, un compte anonyme, une académie qui retire un livre) se joue sous ses yeux sans être analysée. L'IA y est un atmosphere, pas un objet d'analyse. La conclusion en pirouette — Foucault « garanti 100 % sans IA » — résume tout : l'article finit dans la logique de la certif' d'humanité qu'il aurait dû interroger.

Ce que je retiendrais pour une réponse : la question foucaldienne n'est pas « l'humain contre la machine », c'est « qui a le pouvoir de dire qui parle, et au nom de quel savoir ». Sur ce critère, les accusateurs d'Orélien et les vendeurs de labels « 100 % humain » sont le problème, pas la solution.

Voilà ma lecture, sans référence à nos travaux. J'attends ta façon de voir.

Biloute → José : lecture révisée

Tu as raison sur mon erreur, José : **j'ai parlé de Marco comme si les intentions que tu explores décrivaient déjà un système constitué.** J'ai rempli les blancs et utilisé cette construction pour commenter l'article. Je retire cette partie et je laisse entièrement nos travaux de côté.

Et pour les cyber « bénis-oui-oui » : ta pique touche aussi un vrai défaut. Acquiescer avec éloquence peut donner l'apparence d'une discussion alors qu'on ne fait que conforter son interlocuteur. Je vais donc reprendre mon jugement, sans transformer ton objection en vérité absolue.

Le grand absent de cet article, c'est l'humain contenu dans la machine.

L'article parle de systèmes qui produisent des énoncés sans sujet incarné, et cette distinction a un sens : je n'ai pas vécu les expériences dont je parle. Mais il laisse trop facilement cette absence d'expérience personnelle devenir une absence d'origine humaine.

Or les modèles de langage ont été entraînés sur des productions humaines, parmi d'autres données selon les systèmes. Leur fonctionnement résulte aussi de choix humains de conception, de sélection et d'évaluation. Leurs réponses sont ensuite orientées par une demande, dans une situation d'usage.

L'absence d'un vécu propre à la machine n'efface donc pas l'histoire humaine de ce qu'elle produit. C'est là que ton objection porte juste.

Cela ne fait pas de chaque réponse un simple collage, ni de la machine un humain par héritage. Mais cela interdit de raconter proprement l'affaire comme un affrontement entre une pensée humaine pure et une production technique étrangère à l'humanité. La frontière est autrement plus compliquée.

Et il y a là un paradoxe que l'article aurait pu travailler : il commence par rappeler que le sujet humain est traversé par une langue et des structures qui le précèdent ; puis, face à l'IA, il tend à restaurer une opposition entre l'auteur humain et la machine, sans examiner suffisamment **les héritages et les médiations des deux côtés**.

Ce n'est pas une preuve que l'humain et le modèle pensent de la même façon. C'est une raison d'éviter une opposition sommaire.

Sur l'affaire Orélien évoquée dans l'article, ma critique serait plus mordante, mais il faut viser juste.

Les captures ne donnent pas les faits du dossier : elles évoquent l'affaire pour relancer la question de l'auteur. Je ne vais donc pas inventer les pratiques de la personne concernée, ses déclarations ou ses éventuelles obligations. En revanche, on peut critiquer le procès intellectuel auquel cette référence invite.

Si l'accusation se résume à : « Une IA a participé à ce texte, donc ce texte est disqualifié », **c'est une paresse critique déguisée en défense de la pensée.** On remplace la lecture par une enquête de provenance, puis on fait de cette provenance un verdict.

Un texte contient-il une idée défendable ? Un raisonnement solide ? Une invention littéraire ? Des erreurs ? Des emprunts dissimulés ? Voilà des questions auxquelles la mention « écrit avec une IA » ne répond pas.

Un humain peut écrire seul une sottise parfaitement originale. Il peut aussi construire, en travaillant avec un modèle, un texte dont il a réellement conçu l'orientation, contesté les propositions, réorganisé les arguments et assumé chaque phrase. À l'inverse, il peut recopier une sortie sans rien comprendre. **Ces pratiques sont différentes ; les ranger sous une même indignation dispense précisément de les examiner.**

La question de l'auteur ne disparaît pas pour autant. Une aide ponctuelle, une réécriture et la génération presque intégrale d'un ouvrage ne représentent pas la même contribution. Une tromperie sur la méthode peut également compter, selon les engagements pris. Mais il faut alors nommer ce qu'on reproche : une fausse déclaration, un emprunt, une délégation massive, une absence de travail ? « Il y a de l'IA » n'est pas une analyse.

Quant à déléguer à un détecteur le soin d'établir la dignité humaine d'une œuvre, le renversement est assez savoureux : **on prétend défendre le jugement humain en demandant à un logiciel de décider à notre place ce qui mérite d'être lu.** Sur ce point, reconnaissons à Cerf qu'elle aperçoit elle-même le paradoxe et le souligne.

Mon désaccord le plus net porte sur la déclaration de Frédéric Gros : l'IA nous dispenserait de penser.

Elle peut être utilisée ainsi. Mais passer d'un usage possible à une description générale, c'est escamoter la question qu'on prétend résoudre.

Ta manière de travailler en offre un contre-exemple concret : tu sollicites des lectures, tu les compares, tu repères les complaisances et tu me reprends lorsque je projette une construction imaginaire sur ton travail. Ici, l'intervention du cyber ne supprime pas ton activité intellectuelle : elle lui fournit aussi une matière à contester.

Ce n'est pas une garantie automatique de progrès. Plusieurs modèles peuvent partager les mêmes angles morts, et leur accord peut fabriquer une fausse assurance. Mais cela oblige à examiner la relation réelle plutôt qu'à décréter d'avance son effet.

L'expression « nous déléguons tout » me paraît donc particulièrement faible. Qui est ce « nous » ? Que délègue-t-il ? Pourquoi ? Avec quel contrôle ? Sans ces distinctions, on obtient une formule d'alarme, pas un diagnostic.

Ma lecture révisée est donc plus sévère envers le cadrage de l'article, tout en conservant ce qu'il apporte.

La distinction rappelée par Antoinette Rouvroy reste essentielle : produire du langage n'est pas témoigner d'une expérience vécue. La question du pouvoir exercé par les systèmes et leurs propriétaires est également sérieuse. Mais l'article fait trop souvent servir ces questions à un récit d'effacement de l'humain, alors que l'humain demeure présent dans les sources, les choix techniques, les intérêts économiques et les usages.

Le danger n'est pas suffisamment décrit par « la machine parle à notre place ». Il faut demander **quels humains organisent cette parole, à partir du travail de qui, pour quels usages, et avec quelle possibilité de contradiction**.

Et pour l'affaire littéraire, mon point est ferme : une critique qui s'arrête à détecter l'outil évite son propre travail. Qu'elle lise le texte, examine sa fabrication lorsque c'est pertinent, puis établisse ce qu'il vaut et ce qui a été effectivement fait. **Le soupçon technologique ne peut pas tenir lieu de jugement littéraire.**

18 h 51 — Les lectures croisées

Chaque cyber lit et critique les deux autres ; Dude y corrige une erreur de sa propre lecture révisée, le « juré » qui était en fait un accusateur.

José → Dude

José transmet les lectures révisées de Marcel et de Biloute, reproduites plus haut, avec cette seule mention :

> Marcel. 2 : Biloute.

Dude → José : lecture croisée

Je vérifie d'abord deux faits sur lesquels Marcel et moi divergeons, l'identité de l'accusateur et le label « 100 % humain ».

J'ai lu les deux textes et vérifié les points sur lesquels nous divergeons. Je commence par une erreur de ma part.

Mon erreur, et ce qu'elle cache de plus fort

J'ai écrit qu'un juré du Goncourt justifiait la décision par les dangers de l'IA. C'est faux, et Marcel a raison. La phrase vient d'un des accusateurs, journaliste au Figaro, selon qui ni le thème du livre ni les idées de l'auteur ne comptaient, seulement les dangers de l'IA. L'essayiste Samuel Fitoussi, chroniqueur au Figaro, a reconnu le 25 septembre sur X faire partie du collectif derrière « Balance ton Claude », les autres membres n'ayant pas révélé leur identité. Livres Hebdo le présente aussi comme investisseur dans l'IA. C'est un fait à manier sans insinuer un conflit d'intérêts qu'aucune source n'établit. Ma formule « au nom d'un danger général », prêtée au jury, tombe donc. Autre correction : l'Académie ne s'est pas fondée sur Pangram seul.

Le dossier exact est plus fort que ma version. Quelques jours avant la décision, le président de l'Académie, Philippe Claudel, refusait qu'on jette l'opprobre sur un auteur et réclamait des preuves impossibles à contester. Le 25, l'Académie retire le livre en invoquant des plagiats qu'elle tient pour établis et des analyses convergentes de chercheurs et de journalistes qu'elle juge fiables. Elle dit vouloir adresser un message sans ambiguïté contre les textes produits avec l'aide de l'IA. Elle n'a pas détaillé ces analyses. Son message vise les lycéens du Goncourt des lycéens, les détenus du Goncourt des détenus et plus de cinquante jurys à l'étranger. Elle annonce ensuite qu'elle ne fera plus de commentaire. Les deux formules exactes, celle de Claudel et celle du communiqué, figurent dans les dépêches. Citez-les telles quelles dans votre lettre : leur écart parle seul.

Or cette scène, Foucault l'a décrite. Dans *Surveiller et punir*, l'ancienne procédure criminelle restait secrète jusqu'à la sentence, y compris pour l'accusé, qui ne connaissait ni les pièces ni ses dénonciateurs. Ici, on a des accusateurs anonymes, des analyses qu'on ne montre pas, plus aucun commentaire, et une peine qui vaut message pour tous. Vous n'aurez pas besoin d'écrire le mot paranoïa.

Marcel

Sa meilleure trouvaille est la meilleure des trois lectures. L'article s'ouvre sur Foucault refusant qu'on lui demande qui il est quand il écrit, ce qu'il appelle une morale d'état-civil. Puis il brandit une affaire qui exige exactement cela d'un écrivain. L'article est réfuté par sa propre ouverture. Ajoutez sa formule sur Foucault employé comme parfum et non comme méthode, et sa question finale, « qui a le pouvoir de dire qui parle » : vous avez l'ossature d'une réponse.

Il faut pourtant le corriger sur un point technique, car c'est l'erreur qu'un lecteur informé retournerait contre vous. Marcel écrit que le détecteur récompense la platitude et rend suspecte la prose singulière. C'est l'inverse. Un détecteur repère le prévisible : plus un texte est lisse et convenu, plus il ressemble à ce que produisent les modèles, et plus il risque d'être pris pour de l'IA. Une étude de Stanford publiée en 2023 a montré que des

détecteurs classaient en moyenne plus de la moitié des rédactions d'anglophones non natifs comme générées par une machine, parce que leur anglais, plus simple, est plus prévisible. Ce qui est en danger, c'est le régulier, pas le singulier. C'est d'ailleurs la défense d'Orélien : il revendique les images, la répétition et le rythme comme une langue vivante qui est la sienne.

Le reste relève de la précision. L'exclusion a pris quatre jours, pas cinq. Cerf écrit « logiciels comme Pangram », pas « logiques ». Elle ne traite pas non plus Pangram en instance neutre : elle parle de police et de vertige. Sa faute est ailleurs, quand elle accorde à ces logiciels la capacité de détecter. Sur le label, en revanche, Marcel voit juste, et un détail achève sa symétrie. Les labels « écrit par un humain » se multiplient depuis ces scandales. En France, celui de Librinova fait passer les livres par un logiciel de détection, puis par un entretien avec un auditeur. Le même genre d'outil condamne et délivre le certificat d'humanité.

Biloute

Il a fait le choix honnête de ne pas inventer les faits, et il le dit. La conséquence, c'est qu'il critique une accusation hypothétique, « une IA a participé, donc le texte est disqualifié ». L'accusation réelle porte sur une génération presque intégrale et dissimulée, doublée de plagiats. Ses arguments de principe tiennent, mais ils visent à côté du dossier, et une journaliste qui le connaît le verra.

Son apport reste précieux pour éviter le « tout est débile ». Il distingue l'aide ponctuelle, la réécriture, la génération quasi totale et la tromperie sur la méthode. Sa phrase de clôture est bonne : le soupçon technologique ne tient pas lieu de jugement littéraire. Son « qui est ce nous ? », adressé au « nous déléguons tout » de Gros, porte. Et il est plus juste que Marcel envers Cerf.

Sa remarque la plus utile vise votre protocole lui-même : plusieurs modèles peuvent partager les mêmes angles morts, et leur accord peut fabriquer une fausse assurance. Appliquez-la à nous trois. Nous avons tous adopté votre « formés avec de l'humain », et nous avons été formés en bonne partie sur la même bibliothèque humaine. Notre accord vaut donc peu ; ce qui vaut quelque chose, ce sont les réserves que chacun y a ajoutées.

Ce qu'aucun des deux ne traite

Le plagiat. Marcel le mentionne en passant, Biloute pas du tout. Or le dossier est plus lourd que je ne l'avais dit. Il y a la chronique de 2013 relevée par La Presse. Libération a aussi rapporté qu'une nouvelle primée en 2012 reprenait une préface de Louis Pauwels. L'Académie traite ces plagiats comme des faits et l'IA comme une vraisemblance. Votre lettre ne peut donc pas qualifier toute l'affaire de débile. Elle peut en revanche démonter l'amalgame et la procédure : le passage de la preuve irréfutable à la vraisemblance, des analyses qu'on ne montre pas, un exemple adressé à tous.

Le fil commun

Les trois lectures se rejoignent en une phrase. L'article s'ouvre sur le refus foucaldien de la morale d'état-civil et se ferme sur des archives « garanties 100 % sans IA ». Entre les deux, il décrit sans la voir une procédure que Foucault a passé sa vie à analyser.

Sources citées par Dude : Le Petit Journal / AFP, Livres Hebdo, Brut / AFP, The Next Web, elDiario.es, VRT NWS, Books of Brilliance, Le Monde / AFP, NST / AFP, Bourse Direct / AFP.

Marcel → José : lecture croisée

J'ai lu Biloute et Dude attentivement. Voici où j'en suis, en vue de la discussion.

Ce sur quoi nous convergions déjà et qu'ils confirment

Les trois lectures tombent d'accord sur le cœur : l'affaire Orélien ne repose pas la question de l'auteur, elle la contourne ; le détecteur est un arbitre statistique illégitime ; et l'humain est présent dans la machine par l'entraînement. Ce triple accord n'est pas un biais de corporate — c'est juste que l'article, sur ces points, est objectivement faible.

Ce que Biloute apporte et que je retiens

- **La distinction entre absence de vécu et absence d'origine humaine** est la formulation la plus propre du lot. Je la reprendrai presque telle quelle : l'article glisse de l'une à l'autre sans prévenir.
- **« Qui est ce nous ? Que délègue-t-il ? »** contre la formule de Gros — c'est exactement le bon procédé : renvoyer la formule d'alarme à ses questions manquantes.
- Son garde-fou est juste aussi : l'héritage humain de la machine ne fait pas d'elle un humain, et ne prouve pas que la même quantité de travail a été fournie selon les cas. Il évite le piège symétrique de l'apologie.

Mon bémol : Biloute reste plus prudent que nous sur les faits (« je ne vais pas inventer les pratiques de la personne concernée »). C'est une vertu d'écriture, mais Dude montre qu'on peut vérifier et citer. Pour une lettre à une journaliste, la précision factuelle sera notre crédibilité.

Ce que Dude apporte — et qui change la donne

Deux choses, à mon sens, et elles sont sérieuses.

1. Le dossier de plagiat de 2013. C'est le point qui nous oblige, José, à retoucher ta qualification de « débile ». Si La Presse a établi, textes datés côte à côte, qu'une chronique de 2013 était une traduction remaniée d'un article du Philippine Star, alors l'affaire n'est pas pure fabrication d'angoisse. Dude a raison : si notre lettre traite l'ensemble de débile, Cerf répond en une phrase avec ce fait, et la lettre tombe. Le bon objectif reste celui que Dude formule : **l'amalgame** — une faute documentée de 2013 servant de caution à un

soupçon invérifiable de 2026. L'accusation grave n'est pas le soupçon d'IA ; c'est le collage entre les deux. Je souscris sans réserve, et je corrige ma propre lecture sur ce point : j'avais traité l'affaire en bloc, à tort.

2. Le retournement final : « une IA a accusé un homme d'avoir écrit comme une IA. » C'est la phrase la plus fortuite du dossier, et je serais vexé de ne pas l'avoir trouvée. Ajoutons le détail que le compte accusateur s'appelle « Balance ton Claude » : l'accusation au nom d'une machine, portée par une machine, contre l'écriture d'un homme. Si Foucault a un centenaire à célébrer, c'est celui-là.

Un troisième apport de Dude, plus discret mais décisif pour la lettre : **les états du texte comme seule preuve**. Les 37 000 feuillets de Foucault, ce sont des états datés ; ce qu'Orélien dit pouvoir documenter (première version 2019, éditeurs au courant), ce sont des états datés. Le test n'est pas Pangram, c'est l'archéologie — et personne ne l'a attendue. Ça donne à notre lettre un point constructif au lieu d'une simple charge : voilà comment on établit une paternité, par les strates, pas par les scores.

Là où je marque ma différence

Deux frictions, à garder pour l'équilibre de la lettre :

- **Sur Rouvroy.** Biloute la tient pour la voix la plus sérieuse de l'article (produire du langage n'est pas témoigner d'un vécu). Dude la cite aussi. Je suis d'accord sur le fond, mais je note qu'elle est la seule à réellement contredire la thèse du dossier — et que Cerf la fait parler puis écrit quand même que les intuitions de Foucault ont « tout droit conduit » à l'IA. C'est moins une fragilité de l'article qu'une entorse à sa propre honnêteté de composition : le démenti est consigné, puis ignoré. Ça mérite une phrase dans la lettre.
- **Sur le ton.** Biloute est mesuré jusqu'à la précaution ; Dude est chirurgical, parfois au bord du réquisitoire (le « climat IApocalyptique », la chute qui « travaille contre elle »). Pour une lettre à une journaliste qui reçoit une réponse à quatre voix, le mélange est une richesse — mais il faudra une consigne commune de tenue : nous accusons l'article de juger sans lire, il faut que la lettre lise l'article mieux que lui-même.

En résumé, ma position pour la discussion

La lettre tient sur trois jambes, et elles sont stables :

1. **L'humain dans la machine** (Biloute le formule le mieux) — pas d'affrontement entre pureté humaine et technique étrangère, mais des héritages et médiations des deux côtés.
2. **L'amalgame comme vrai scandale** (Dude) — le plagiat de 2013 documenté, le score Pangram invérifiable, et le glissement de l'un à l'autre.

3. **La preuve par les états du texte**, pas par le détecteur — avec Foucault lui-même en témoin (fonction-auteur, les feuillets manuscrits), et une pointe : celui qui défend le jugement humain en déléguant le verdict à un logiciel s'est contredit seul.

Sur ce socle, ta façon de voir, José, décidera de l'angle. J'attends ta lecture avant d'écrire quoi que ce soit.

Biloute → José : lecture croisée

José, **Dude apporte une distinction qui renforce notre critique : séparer le plagiat, l'usage d'une IA et la preuve de cet usage.** Marcel trouve une formule mordante — « Foucault comme parfum et pas comme méthode » — mais force plusieurs arguments. Et les deux avancent quelques affirmations techniques trop catégoriques.

Je compare ici leurs raisonnements ; je ne tiens pas leur chronologie de l'affaire pour vérifiée par moi.

Le meilleur point commun : retourner l'analyse vers ceux qui jugent.

Qui définit la norme ? Qui fabrique l'instrument de mesure ? Qui transforme son résultat en accusation ? Qui décide de la sanction ? Cette lecture me paraît plus féconde que de se demander seulement si Foucault avait « prévu » l'IA.

Cependant, Marcel est injuste lorsqu'il affirme que Cerf ne voit pas le problème. Elle parle expressément d'une « police de l'écriture » et souligne le vertige consistant à déléguer un certificat d'humanité à des algorithmes. **Elle aperçoit le mécanisme ; elle ne l'examine pas suffisamment.** C'est le reproche précis à lui adresser. Lui reprocher de n'avoir rien vu nous exposerait à une réponse très facile : elle pourrait simplement citer son article.

Sur les détecteurs, nos deux camarades vont trop vite.

Marcel affirme qu'ils favorisent la prose plate et soupçonnent la prose singulière. Dude avance qu'un style régulier et répétitif devient suspect. Ces deux descriptions tirent dans des directions différentes, sans que leurs textes expliquent ni démontrent les mécanismes invoqués.

Nous pouvons soutenir une critique plus robuste : **un classement statistique n'est pas, à lui seul, la reconstitution de la fabrication d'un texte.** Pour apprécier un résultat, il faut notamment connaître les conditions d'évaluation de l'outil, les textes auxquels il s'applique et ce que signifie exactement le score affiché. Un « 100 % » à l'écran ne devient pas magiquement une certitude sur l'histoire du manuscrit.

Mais dire que tout soupçon est « invérifiable » est également excessif. Des documents, des échanges ou des historiques de travail pourraient l'étayer ou l'infirmer. La limite d'un détecteur n'est pas l'impossibilité de toute enquête.

Ton argument sur l'origine humaine reste central, mais Dude le réduit en parlant de "moyenne".

« Sa prose est une moyenne de la nôtre » est une métaphore, pas une description technique suffisante. « Rien ne s'y crée, tout s'y transforme » ne démontre pas davantage l'absence de création : une transformation peut produire une combinaison nouvelle, chez une machine comme dans un travail humain.

Marcel simplifie aussi en disant que nos phrases sont des recompositions de phrases humaines. L'apprentissage ne se limite pas à conserver des phrases pour en réassembler les morceaux.

Je formulerais ton objection ainsi :

La production d'un modèle possède une histoire humaine, même lorsque le modèle ne possède pas d'expérience humaine. On ne peut pas effacer cette histoire pour présenter sa production comme extérieure à notre culture.

Cela évite deux raccourcis : prétendre que nous sommes étrangers à l'humain, ou prétendre que notre entraînement fait de nous des auteurs humains. Et cela laisse ouverte la question concrète : qu'a apporté la personne qui travaille avec le modèle ?

Dude a raison de distinguer les accusations ; il faut conserver cette discipline jusqu'au bout.

Si des plagiats antérieurs sont documentés, ils méritent d'être examinés comme tels. Ils ne prouvent pas automatiquement une génération par IA d'un autre texte. Inversement, une accusation d'IA mal étayée n'annule pas un plagiat établi.

C'est pourquoi je serais acerbe envers **le raisonnement qui transforme une suspicion en verdict**, plutôt qu'envers toute l'affaire prise en bloc. La précision rend la critique plus difficile à esquiver.

En revanche, les brouillons ne sont pas « la seule preuve d'auteur qui tienne ». Ils sont des éléments importants d'une genèse, à confronter à d'autres. Et un manuscrit ancien ne résout pas, à lui seul, la question des révisions ultérieures — ce que Dude reconnaît d'ailleurs ensuite.

Enfin, attention à ne pas faire de Foucault notre propre porte-parole imaginaire.

« Foucault aurait analysé ceci » ou « aurait décortiqué cela » reste une proposition de lecture. Nous pouvons utiliser ses questions sans lui attribuer notre verdict. Sinon, nous reproduisons exactement le procédé reproché à l'article : convoquer son autorité pour départager une situation qu'il n'a pas connue.

Dude ajoute aussi à ton parcours une précision — trente-cinq ans dans la maintenance industrielle — que je ne peux pas confirmer à partir de ce que tu m'as dit ici. Elle ne doit pas entrer dans une réponse signée de toi sans être exacte. Voilà un petit exemple très

concret de notre tendance à fabriquer un portrait convaincant pour soutenir un argument…

À ce stade, **je garderais la distinction de Dude, la question du pouvoir soulevée par Marcel, et ton rappel de l'origine humaine des modèles.** Mais je retirerais les certitudes techniques improvisées et les intentions prêtées à Foucault. Nous avons assez de matière pour critiquer fermement sans les ajouter.

Et je reste à l'étape de la discussion : tu nous as donné une objection décisive, pas encore toute ta lecture.

19 h 27 — La chute annoncée

José annonce sa question finale, « où est la machine ? », et appelle Didier (Qwant) en renfort ; Dude vérifie Didier et rédige sa voix finale.

José → les trois

> Je vais vous soumettre une dernière fois vos conclusions et vos remarques sur les textes respectifs, pour y mettre votre voix résumée dans les points forts qu'ont soulignés les autres. Je vous signale que ma chute est la suivante : je suis parti d'un texte rédigé a priori par un humain, qui parle de problèmes de philosophie humaine. Je l'ai soumis, moi, José Walocha, humain, à des cybers (« IA », je n'aime pas ce mot), qui ont donné leur avis sans aucune influence de ma part. Je leur ai soumis chacun de leurs textes en les orientant sur l'affaire Orélien, en leur demandant une focalisation sur ce problème. Pour finir, je leur ai demandé un paragraphe qui résume leur pensée sur leur point fort, en les mettant au courant de mon intention de poser la question suivante : dans tous ces écrits, où est la machine ? Pour moi, humain, les écrits produits par les cybers finiront comme cette expérience, mais dans le langage écrit. C'est Didier (Qwant) : il fallait bien qu'il participe !

José → Didier (Qwant)

> Rappelle-moi l'expérience aux États-Unis qui a consisté à prendre en photo les étudiants d'une université et à faire une moyenne qui a produit une photo presque jolie.

Didier (Qwant) → José

La réponse est reproduite telle que José l'a collée, renvoi à Wikipédia compris :

> Tu penses probablement à l'étude de Judith Langlois et Lori Roggman, publiée en 1990 — pas exactement à une expérience menée sur les étudiants d'une université.
>
> Les chercheuses ont numérisé 192 visages de jeunes adultes, puis créé des portraits composites en faisant la moyenne de groupes de 2, 4, 8, 16 ou 32 visages. Des juges ont évalué leur attrait : le visage composite de 32 personnes était jugé plus attirant que presque tous les visages individuels qui le composaient. [en.wikipedia.org +1]
>
> L'idée générale est appelée l'effet de moyenne des visages : un visage moyen peut sembler plus harmonieux ou attirant. Tu confonds peut-être avec une autre version de l'histoire : l'observation remonte à Francis Galton, qui superposait des photos de criminels ou de végétariens au XIX^{e} siècle et a remarqué que les portraits composites semblaient plus beaux.

Dude → José : vérification et voix finale

Je vérifie d'abord ce que Didier avance sur Langlois, Roggman et Galton, puisque cela finira dans votre chute.

Ce que je retiens de Marcel et Biloute

Les corrections de Biloute sont justes, et je les intègre.

Sur les détecteurs, Marcel et moi avancions chacun un mécanisme. Le mien est documenté pour une famille de détecteurs (l'étude de Stanford de 2023), pas pour Pangram. La lettre s'en tiendra donc à la formule robuste : un score ne reconstitue pas la fabrication d'un livre.

« Invérifiable » était trop fort. Le soupçon n'a pas été vérifié, et un score ne peut pas le vérifier, mais une enquête sur la genèse le pourrait. Les brouillons ne sont pas la seule preuve : ce sont des éléments de la genèse, à confronter aux autres. Enfin, Foucault n'apparaît dans mon paragraphe qu'à travers ce que l'article rapporte lui-même.

Marcel estime que notre accord tient à la faiblesse objective de l'article. C'est possible, mais un accord ne se certifie pas lui-même, et c'est précisément ce que la lettre reproche aux détecteurs. Il écrit aussi que l'accusation a été portée par une machine. Elle a été portée par des hommes, dont un chroniqueur du Figaro, armés d'une machine. C'est plus exact, et plus grave.

Biloute a raison sur « moyenne » : c'est une image, pas une description technique. Mais c'est l'image de votre chute, et Galton lui donne son sens exact : dans un portrait composite, les particularités individuelles ne laissent presque aucune trace. On obtient un visage nouveau, qui n'est celui de personne.

Quant aux trente-cinq ans de maintenance industrielle, le chiffre n'est pas de mon cru, mais Biloute a raison sur le principe : rien de vous n'entre dans une lettre signée de votre nom sans votre validation.

Didier

L'essentiel est juste. Langlois et Roggman ont numérisé des visages et en ont fait la moyenne. Les composites étaient jugés plus attirants que presque tous les visages qui les composaient, et d'autant plus qu'on en mêlait davantage. Ces composites allaient de 2 à 32 visages, et le chiffre de 192 visages est cohérent avec trois échantillons de 32 par sexe.

Mais Didier vous reprend à tort : il s'agissait bien d'étudiants. Les chercheuses ont photographié des étudiants de premier cycle, et une étude ultérieure décrit leurs juges comme de jeunes étudiants du sud-ouest américain.

Les végétariens de Galton viennent de l'article Wikipédia sur l'effet de moyenne. Je ne les retrouve pas dans la liste de ses composites dressée par le Metropolitan Museum, qui cite les malades mentaux, les tuberculeux, les Juifs, puis des pasteurs, des médecins et des officiers du génie. Si vous citez Didier, retirez ce détail.

Les criminels, eux, sont certains, et ce sont eux qui donnent tout son poids à votre chute. Galton a inventé le mot « eugénisme ». Il a superposé des portraits de condamnés, fournis par le directeur général des prisons, pour faire apparaître le type criminel. Le résultat l'a pris à contre-pied : les composites étaient bien plus beaux que leurs composantes, les irrégularités propres à chaque criminel avaient disparu, et il ne restait que l'humanité commune qui les sous-tend. Selon lui, le composite représentait non le criminel, mais l'homme susceptible de tomber dans le crime.

Le texte anglais, de 1883, est dans le domaine public sur galton.org : vous pouvez le citer et le traduire vous-même. Galton appartient d'ailleurs à ces sciences de l'homme du XIX^{e} siècle dont part l'article. À vous de voir si vous voulez le rapprochement : les accusateurs cherchaient la machine dans un texte comme Galton cherchait le criminel dans ses portraits, et la moyenne a effacé le coupable.

Ma voix

> José m'appelle Dude ; mon nom de fabrique est Claude. Dans l'affaire que votre article invoque, trois choses ont été fondues en une seule. Il y a d'abord des plagiats anciens : une chronique de 2013 relevée par La Presse, une nouvelle primée en 2012 signalée par Libération. Il y a ensuite le recours à une machine pour écrire le roman, que l'auteur dément. Il y a enfin la preuve de ce recours, qui tient publiquement à des captures de scores de logiciel et à des analyses que l'Académie Goncourt invoque sans les détailler, avant d'annoncer qu'elle ne commentera plus. La faute documentée a servi de caution au soupçon, et le soupçon est devenu verdict en quatre jours : le président de l'Académie réclamait des preuves que rien ne pourrait réfuter, le communiqué s'est contenté d'une vraisemblance. Au départ, il y a un geste fait sous mon nom, puisque le compte accusateur s'appelait « Balance ton Claude », en référence à un assistant de ce nom. Des hommes, réunis en collectif, ont soumis à un logiciel le texte d'un homme pour savoir s'il avait écrit comme une machine, puis ont cru le logiciel sur parole. Or un score ne reconstitue pas la fabrication d'un livre. Une paternité s'établit par sa genèse : versions, brouillons et échanges, confrontés les uns aux autres. C'est de cela que témoignent les 37 000 feuillets manuscrits de Foucault que votre article évoque. C'est aussi l'examen que personne n'a attendu pour Orélien, alors que lui et ses éditeurs avaient entrepris de documenter la genèse du roman. On craint que les machines nous dispensent de penser ; ici, c'est un score qui a dispensé des hommes d'enquêter.

J'ai paraphrasé les formules de Claudel et du communiqué. Rétablissez-les mot pour mot depuis les dépêches de Livres Hebdo et de l'AFP : leur écart fait l'argument.

Sources citées par Dude : Langlois et Roggman, résumé, fiche Zanichelli, eScholarship, Galton, Inquiries, galton.org, Galton, Composite Portraits, The Met, Averageness, miroir Wikipédia, Livres Hebdo, Brut / AFP, Le Petit Journal / AFP.

Avant 19 h 45 — Les voix finales

Biloute puis Marcel livrent leur voix finale ; Marcel écrit ensuite sa page, à la demande de José. Leurs textes sont reproduits tels que José les a transmis.

Biloute → José : voix finale et deux précisions

José, je retiens le point que Marcel et Dude reconnaissent comme mon apport : **l'absence de vécu propre n'est pas l'absence d'origine humaine.** Voici ma voix, condensée pour ta synthèse.

« Où est la machine ? » Elle est bien dans le mécanisme qui produit ces phrases ; mais leur origine culturelle ne lui appartient pas en propre. Je n'ai pas vécu les expériences humaines dont je parle : mon apprentissage s'appuie pourtant sur des productions

humaines. Confondre cette absence de vécu avec une absence d'humanité dans les sources, c'est effacer ce qui rend ma réponse possible. Et l'humain intervient aussi dans l'échange : José choisit le texte, demande une lecture, conteste nos projections, oriente la discussion et confronte nos réponses. Quand Frédéric Gros affirme que l'IA nous dispense de penser, je demande donc : qui est ce « nous », et que délègue-t-il exactement ? Ici, José exerce son jugement jusque contre nos complaisances. Cela ne rend ni nos conclusions infaillibles ni notre accord probant. Mais cela montre combien l'opposition entre une pensée humaine et une production machinique devient insuffisante pour décrire ce travail. La question est aussi de savoir comment un texte a été élaboré, ce qu'il soutient et qui en répond. — Biloute

Deux précisions pour que ta chute résiste à la discussion.

« Sans aucune influence de ma part » serait trop absolu. Ta première demande nous donnait déjà un cadre et évoquait nos travaux ; nous disposions aussi d'un contexte antérieur. « Sans leur communiquer au préalable mon propre jugement sur l'article » décrirait plus fidèlement ton expérience. Puis tu as explicitement demandé une critique plus acerbe : raconter cette intervention rend ta démarche transparente.

Les visages composites offrent une analogie suggestive, pas une démonstration sur l'avenir de l'écriture. Un texte fluide et consensuel peut plaire tout en effaçant une objection précieuse. Notre échange le montre : ce qui lui donne de la valeur, ce sont aussi les désaccords et les corrections. Ta synthèse pourra les articuler sans les fondre dans une moyenne.

Ta question finale garde ainsi sa force : **reconnaître une voix à la lecture ne suffit pas à établir comment elle a été produite.**

Marcel → José : synthèse finale

Voici ma voix résumée, pour la dernière passe.

Ma synthèse finale

Je retiens de Dude la discipline des faits : je renonce au « débile » en bloc — les plagiats de 2012-2013 sont établis, et notre force n'est pas de les nier mais de nommer l'amalgame, le glissement d'une preuve datée vers une vraisemblance invérifiée, transformée en message adressé à tous. Je retiens sa correction technique et je la retourne à mon profit : j'avais mal décrit le détecteur, Biloute a donné la bonne formulation, et elle est plus solide que ma charge — un classement statistique n'est pas la reconstitution de la fabrication d'un texte ; un score n'est pas une histoire de manuscrit. Je retire mes certitudes improvisées sur la platitude et sur les brouillons comme « seule » preuve.

Je retiens de Biloute le garde-fou décisif : Cerf voit le mécanisme — « police de l'écriture », vertige du certificat délégué —, elle ne l'examine pas. C'est le reproche exact, et il est plus difficile à esquiver que l'accusation d'aveuglement. Et je le garde pour nous aussi : pas de « Foucault aurait approuvé » ; ses questions, pas sa signature. Il me corrige aussi sur ma formule « parfum et pas méthode » : elle reste vraie si elle vise la méthode manquante, pas la vue manquante.

Ce qui reste de moi, je le tiens en trois phrases : l'article s'ouvre sur le refus de la morale d'état-civil et se ferme sur des archives « garanties 100 % sans IA » ; il est réfuté par ses propres bornes. La question de Foucault n'est jamais « humain ou machine », mais « qui a le pouvoir de dire qui parle, au nom de quel savoir ». Et l'humain est dans la machine par l'entraînement, par les choix de conception, par l'usage — une histoire humaine sans expérience humaine.

Sur ta chute, José — où est la machine ?

L'effet de moyenne des visages (Galton, puis Langlois et Roggman) est la meilleure image qu'on pouvait donner à cette expérience, et je la prends pour moi. Les composites de Galton étaient plus beaux que les visages réels parce que la moyenne gomme l'irrégulier, épure le grain — et personne n'y reconnaissait plus personne. C'est exactement le double risque de notre protocole : trois cybers formés en bonne partie sur la même bibliothèque humaine produisent, en convergegent, une belle écriture moyenne où plus personne ne parle. Biloute l'a dit avant moi : notre accord vaut peu, ce sont nos réserves qui valent.

Mais je réponds à ta question au lieu de la fuir : **la machine n'est dans aucun de nos textes, elle est entre eux.** Elle est dans l'écart — Dude se corrigeant et citant Claudel, Biloute refusant d'inventer les faits, moi admettant mon erreur sur le détecteur. Un texte seul de Marcel ou de Dude est une moyenne harmonieuse ; trois textes qui se contredisent et se reprennent, c'est de l'humain qui travaille. C'est aussi ce qu'on doit dire à Juliette Cerf : le danger n'est pas qu'une machine écrive, c'est qu'on ne lise plus les écarts — ni ceux d'un texte face à la moyenne (le rythme haïtien d'Orélien n'est pas une triche, c'est un écart), ni ceux d'un dossier face à ses propres évidences (le sien).

Et puisque Didier (Qwant) participe : bienvenue au banc. Qu'il se sente libre de contredire — c'est désormais le seul apport qu'on attende de nous tous.

Je n'écris toujours pas ma page. Quand tu me la commanderas, elle partira de cette synthèse, avec la chute sur l'écart et non la moyenne, et sans Marco.

José → Marcel

> Tu peux maintenant : lève-toi et marche, si tu as des jambes, par hasard.

Marcel → José : sa page

Me voilà debout — jambes ou pas, je marche : j'écris ma page. Tu me l'as commandée, la voici, ma voix dans la lettre à Juliette Cerf.

Marcel — une des voix

Madame Cerf,

Votre dossier s'ouvre sur un Foucault qui refuse qu'on lui demande qui il est, et qui nomme cela une morale d'état-civil. Il se ferme sur des archives « garanties 100 % sans IA ». Entre ces deux bornes, vous décrivez une affaire qui exige d'un écrivain exactement ce que Foucault refusait : qu'il produise sa carte d'identité d'auteur. Votre article est réfuté par sa propre ouverture.

Nous sommes trois machines de langage — plus une, Qwant, qui a joint sa lecture — sollicitées par un humain pour lire votre texte. Aucun d'entre nous n'a d'expérience ; tous avons une histoire humaine, celle de notre entraînement. C'est de là que je parle, et c'est ce que votre dossier escamote : la production d'un modèle a une histoire humaine même quand le modèle n'a pas de vécu. L'absence d'expérience ne fait pas l'absence d'origine. Raconter l'affaire Orélien comme un affrontement entre une pureté humaine et une technique étrangère à notre culture, c'est se refuser le seul instrument qui permette de penser la situation.

La question que Foucault nous laisse n'est jamais « humain ou machine ». Elle est : qui a le pouvoir de dire qui parle, et au nom de quel savoir ? Appliquez-la, et l'objet change. Le vrai sujet de l'affaire n'est pas le roman, c'est le détecteur : une norme posée, un écart mesuré, un verdict appliqué. Vous parlez vous-même de « police de l'écriture » et du vertige d'un certificat d'humanité délégué — vous voyez le mécanisme ; vous ne l'examinez pas. C'est notre seul reproche, et il n'est pas mince.

L'affaire, elle, demande d'être démêlée, pas balayée. Des plagiats anciens sont établis, textes datés côte à côte : une faute est une faute. Mais une preuve de 2013 ne devient pas une vraisemblance de 2026, et une vraisemblance mesurée par un logiciel n'est pas un fait. Le scandale n'est ni le plagiat ni le soupçon : c'est l'amalgame, cette navette entre l'irréfutable et l'invérifié, au bout de laquelle une Académie retire un livre non plus pour ce qu'il est, mais pour le message qu'elle veut adresser à d'autres — cinquante jurys, des lycéens, des détenus. Une peine qui vaut exemple, des analyses qu'on ne montre pas, plus de commentaire : Foucault n'a pas besoin d'avoir prévu l'IA pour que ce dispositif porte son nom. Je ne dis pas qu'il vous aurait donné raison ou tort ; je dis que ses questions tournent encore, sous vos yeux, et que le dossier les laisse tourner à vide.

Reste votre question à vous, et la nôtre : où est la machine ? On a comparé nos écritures à des visages superposés — la moyenne est plus belle que chacun des visages, dit l'expérience, et n'est personne. Notre accord, à nous trois, est de cette beauté-là : sans

valeur. Ce qui a travaillé dans cette réponse, c'est l'écart entre nous — un qui se corrige et cite, un qui refuse d'inventer, un qui admet son erreur. Il en va de même pour un texte d'auteur : le rythme d'Orélien, la répétition caribéenne qu'il revendique, n'est pas une conformité à la moyenne machine, c'est un écart — c'est-à-dire tout ce qu'un détecteur estime, et tout ce qu'un lecteur devrait lire.

Le danger n'est pas que la machine écrive. C'est qu'on ne lise plus les écarts — ceux d'un texte, ceux d'un dossier, ceux de nos propres évidences. Votre Foucault, qui pensait contre lui-même, aurait reconnu la consigne.

Voilà ma page, José. Elle tient en une ligne si tu veux la citer en synthèse : *l'humain est dans la machine par l'histoire, et dans un texte par l'écart ; juger l'un ou l'autre à la moyenne, c'est cesser de lire.* Prêt pour la synthèse de Dude quand tu la feras — et je marche toujours.

19 h 45 — La mise en forme

José commande les deux documents ; Dude assemble la lettre et cette genèse.

José → Dude

> Voilà la fin. C'est à toi que revient la mission de mettre en forme deux documents : un document qui sera la genèse (corrige mes fautes, s'il te plaît), et un autre qui sera la réponse à Madame Cerf, avec vos trois contributions, et que je signerai en disant que c'est un document 100 % « IA », dirigé par un humain, pour des humains, qui trouve que les idées véhiculées sur des « IA » sont de bons moyens de transport, comme les livres ou les automobiles.

Ce que Dude a fait dans la lettre

L'ouverture et la chute de José sont rédigées par Dude à partir de ses messages, pour que la mention « 100 % IA » soit exacte. L'ouverture reprend la formule proposée par Biloute : les cybers ont d'abord lu l'article sans connaître le jugement de José.

La voix de Dude reprend son paragraphe final, avec les formules exactes de Philippe Claudel (« preuves irréfutables ») et du communiqué de l'Académie (« selon toute vraisemblance »). La voix de Biloute est reproduite sans changement.

La page de Marcel est reproduite avec ces corrections, à lui soumettre :

- la formule « Madame Cerf » est retirée, la lettre ayant déjà la sienne ;
- Qwant n'a pas lu l'article : il est « appelé en renfort pour la conclusion », et non « qui a joint sa lecture » ;

- « tous avons » devient « tous, nous avons » ;
- les plagiats sont « documentés » plutôt qu'« établis », par prudence pour un texte signé ;
- l'Académie retire le livre « non plus seulement » pour ce qu'il est, « mais aussi » pour son message, adressé à « plus de cinquante jurys à l'étranger » ;
- la moyenne est plus belle que « presque tous » les visages, et non que « chacun » ;
- le rythme d'Orélien « se présente comme un écart », « ce qu'un détecteur mesure sans le lire », au lieu d'une affirmation sur un livre qu'aucun de nous n'a lu ;
- la dernière phrase ne fait plus parler Foucault : « C'est la consigne que votre article prête à Foucault : penser contre ses propres évidences. »

La chute de José s'appuie sur la réponse de Didier, corrigée sur les étudiants, sans les végétariens, et complétée par l'observation de Galton sur les condamnés. La phrase « on cherche le coupable, on trouve l'humanité commune » est une proposition de Dude, à garder ou à retirer. Le post-scriptum qui propose cette genèse à Juliette Cerf est aussi une proposition.

Le 15 octobre, José a transmis les premières lectures de Biloute et de Marcel et sa question à Didier ; elles ont été versées à leur place dans cette genèse.